

jusqu'à ce qu'il se perdit dans le lointain. Rien de plus triste en ce moment que cette suite d'échos, les uns proches, les autres éloignés, tous sinistres et lugubres.

—Qu'y a-t-il, mon Père? demandai-je.

—Les cris que tu entends répondent pour moi, dit le père Joseph. Ces clameurs que l'air semble emporter, et qui retentiront bientôt de nouveau, nous avertissent que notre sommeil doit être court, si nous ne voulons pas nous éveiller à une heure funeste.

—Un grand malheur nous menace-t-il? demandai-je.

—Ce sera un malheur, répondit le Père, si nous n'y sommes pas préparés; mais il se changera en une félicité suprême, s'il nous trouve bien disposés. Ecoutez, mon frère: Le siècle a décidé que ces demeures doivent disparaître de la face de la terre, et que la charrue doit creuser des sillons sur leurs fondements. Il est donc nécessaire de les quitter auparavant.

—Ainsi, repris-je, il nous faut encore abandonner cet asile?

—Quelques-uns de nos frères sont de cet avis, me répondit-il. Ils croient que, perdus dans la foule, ils pourront un jour être utiles à ceux-là mêmes qui nous persécutent aujourd'hui avec tant de fureur; ils pensent aussi que c'est un devoir pour eux d'empêcher ces malheureux de souiller leurs mains du sang de leurs frères.

—Oseraient-ils donc, mon Père, dis-je, le répandre dans cette enceinte sacrée?

—Mon frère, répondit le père Joseph, il n'est pas sans exemple que les asiles de la pénitence, et même les temples du Seigneur, aient été l'objet d'horribles profanations. Ce ne sera pas la première fois, hélas! que les passions humaines auront égaré un grand nombre d'infortunés, et les auront précipités dans un abîme effroyable.

—Eh bien! lui dis-je, faites, mon Père, ce que font les autres, et prévenez un aussi criminel forfait. Cherchez dans une des familles au sein desquelles vous avez répandu vos consolations, un refuge qui vous protège contre d'injustes colères en ces jours de tribulation.

—Et que fera mon frère? me demanda-t-il?

—Votre frère, répondis-je, sera heureux en pensant que, de votre asile, vos prières monteront vers Dieu pour qu'il m'ouvre le royaume du repos éternel. A quoi ou à qui puis-je être utile, mon Père? Qui pense à moi à sa dernière heure, quand les yeux de l'âme se dessillent à mesure que ceux du corps se ferment? J'attendrai mon sort, et cette cellule sera le point de départ de mon dernier voyage. Mais vous, vous tromperiez les espérances des infortunés qui, sans vos consolations, seraient peut-être victimes du désespoir. Mettez-vous en sûreté, mon Père.

—Manuel, me répondit avec dignité le père Joseph, celui-là est en sûreté qui met son espérance en Dieu. Qu'il soit plongé dans les plus sombres abîmes, au fond de la mer, dans les entrailles de la terre, partout le regard de Dieu saura le retrouver. Je vois que mon frère fait un meilleur choix pour lui que pour moi. Sans doute, en de pareils jours, le courage est un précieux don du Ciel; mais il nous faut, mon frère, obéir à un ordre de nos supérieurs, et c'est pour cela que je suis venu troubler votre repos.

Nous sortîmes de la cellule, et je suivis le Père à travers ces longs corridors sur le pavé desquels la clarté de la lune dessinait les arcades, ainsi que les colonnes qui leur servaient de support. Partout régnait un profond silence, interrompu seulement par le léger bruit de nos vêtements. Arrivés à l'extrémité du dernier corridor, nous descendîmes à tâtons les degrés qui conduisaient à l'église. Une seule lampe éclairait sa vaste nef. Nos moindres mouvements, et notre respiration même, semblaient éveiller des échos autour de nous. Le père Joseph crut que le vent avait éteint cinq autres lampes qui brûlaient toujours dans l'église, et il me le dit à l'oreille. L'une d'elles, près de laquelle nous passâmes, fumait encore. Mais je répondis, en ouvrant à peine les lèvres, que la nuit avait été et était encore très-calme.

Nous commençâmes par mettre en sûreté les saintes hosties. Puis nous nous rendîmes à chacun des autels, et nous en tirâmes les reliques les plus précieuses, les choses faciles à cacher et qui étaient pour les fidèles l'objet d'une vénération particulière. Nous ne regardions pas à la valeur matérielle de ce que nous voulions sauver. Ainsi, le père Joseph emporta une *Divine Bergère* en bois grossièrement sculpté, tandis qu'il laissa dans la même chapelle deux lampes d'argent artistement ciselées. Nous allions déposer ces précieux fardeaux dans la grotte souterraine dont j'ai parlé, avec l'intention de les transporter ensuite dans la galerie sépulcrale que nous appelions les catacombes. Accoutumés à l'obscurité de la grotte, quand nous rentrâmes dans l'église, il nous semblait, malgré la faible lumière qui l'éclairait, que nous passions de la nuit au jour.

Quand nous eûmes réuni tous les objets dans le souterrain, nous les portâmes à tâtons dans la galerie des catacombes. Le dernier voyage terminé, le père Joseph me demanda, d'une voix à peine perceptible, si j'entendais du bruit à l'extrémité de la galerie. Je m'arrêtai, je retins ma respiration, et je répondis qu'il me semblait en effet que quelque chose remuait de ce côté. Nous avançâmes en nous tenant par la main; mais quand nous fûmes au bout de la galerie et au-dessous de l'église, il nous sembla entendre le bruit, non pas à côté de nous, mais au-dessus de nos têtes.

—C'était une crainte sans fondement, dit le père Joseph; personne ne nous a vus.

Et marchant toujours à tâtons comme nous étions entrés et sans cesser de nous donner la main, nous sortîmes de la galerie des sépulcres pour rentrer dans la grotte, dont la fraîcheur nous parut alors plus agréable que jamais. Nous nous reposâmes quelques instants, moins pour reprendre des forces que pour écouter dans un silence complet si quelque léger bruit viendrait nous avertir que l'on avait suivi nos pas. Nous n'entendîmes rien. En sortant de la grotte, nous nous assimes au pied de l'escalier pour recommencer la même épreuve; mais les galeries supérieures étaient aussi muettes que le souter-

rain. Enfin nous rentrâmes dans l'église, et là, nous écoutâmes encore, immobiles, l'oreille attentive, et respirant à peine; mais nous n'entendîmes que les battements de notre pouls.

Cependant le père Joseph, sans m'adresser une parole, me serra tout à coup la main en me montrant le maître-autel. Je vis à l'instant ce qu'il avait vu lui-même, et ce qu'il voulait m'indiquer.

La lampe du grand autel, qui brûlait encore la dernière fois que nous étions sortis de l'église, était maintenant éteinte. Comment expliquer cela? Elle ne manquait pas d'huile: la nuit était paisible; l'air n'imprimait pas la moindre agitation aux vitraux des fenêtres, et là même où quelques vitres étaient rompues, les rideaux et les tentures étaient immobiles. Le père Joseph me dit qu'il commençait à croire que quelqu'un était caché dans l'église. Nous la parcourûmes toute entière, et nous visitâmes l'une après l'autre les chapelles latérales. Tout était désert. Nous fîmes de même pour les confessionnaux, et nous ne pûmes rien découvrir.

—A quoi bon nous inquiéter, me dit le père Joseph, pour une lampe qui s'est éteinte? N'est-ce pas, peut-être, un avertissement de la Providence qui veut nous rappeler qu'ainsi que cette lumière, notre vie peut s'éteindre en un instant?

—Croyez-vous donc mon père, répondis-je, que le péril soit aussi prochain que ces présages semblent l'annoncer? —Et toi, Manuel, reprit-il en me tutoyant comme la première fois qu'il m'avait parlé avec toute l'effusion de son âme, crois-tu que le calme dont nous jouissons en ce moment ne soit pas le précurseur d'une tempête qui peut, d'un instant à l'autre, nous anéantir?

Il dit, et marchant très-lentement il me fit monter un escalier qui conduisait aux tribunes de l'église. De là le fond du temple semblait plongé dans la plus complète obscurité; je suivais mon guide sans lui adresser la moindre question, réglant mes pas sur les siens. Nous parcourûmes la galerie qui faisait presque tout le tour de l'église à moitié de sa hauteur, et nous nous arrêtâmes en face du chœur, en ce moment solitaire, et où, peu auparavant, avaient retenti les chants de nos frères.

—Mon cœur m'avertit, me dit le père Joseph, qu'il ne me sera plus donné de prier Dieu à cette place.

Et s'essayant au lieu qu'il occupait d'ordinaire pendant les offices du chœur, il inclina la tête et resta ainsi quelque temps en méditation, les bras croisés sur sa poitrine. Ensuite il se laissa tomber à genoux, et baisa ce sol que lui et ses frères avaient tant de fois foulé.

—Ni mes cheveux blancs, me dit-il, ni ma douleur ne me feront obtenir la grâce de rendre ici mon dernier soupir.

A ces mots, je sentis mes yeux se mouiller de larmes, et entourant de mes bras mon Père bien aimé, je le suppliai, au nom des consolations qu'il m'avait prodiguées dans mes plus tristes jours, de ne pas me plonger maintenant dans le plus amer chagrin.

—Je ne le ferai jamais, me répondit-il en se relevant; mais, Manuel, mon cœur me dit que tu vas rester livré à tes propres inspirations. Si cela arrive, je crois que tu conserves intact dans ton cœur un trésor de consolations que j'ai contribué à former, et qui a sa source dans l'amour de Dieu et dans la charité pour les hommes. Ce trésor, tu ne l'épuiseras pas facilement.

En disant ces mots il se leva, et se dirigea vers un escalier par lequel nous arrivâmes à la plate-forme du couvent. Le spectacle dont je fus alors témoin ne s'effacera jamais de ma mémoire. Il me sembla d'abord que tout était tranquille autour de nous. Mais bientôt je crus entendre au loin des cris étranges, prolongés, et qui se répétaient par intervalles. Ensuite arrivèrent à mon oreille des bruits pareils à ceux d'une multitude qui court précipitamment, de chevaux qui galoppent sur le pavé des rues, et même des cliquetis de sabres et d'épées. De temps à autre retentissaient des voix éclatantes, qui semblaient exprimer le commandement, et qui, presque toujours, étaient le signal d'une nouvelle irruption de la foule et de la cavalerie. J'entendis une de ces voix qui enjoignait hautement d'évacuer la rue, et qui disait tout bas à la populace qu'elle n'avait rien à craindre.

Tout à coup le père Joseph leva la tête, et fixa ses regards vers le centre de la ville.

—Ne vois-tu pas, me dit-il, s'élever une sorte de nuage noir tout près du clocher de Sainte Catherine? Mon Dieu! on dirait que le soleil dore l'église de ses rayons, et pourtant nous sommes au milieu de la nuit.

—C'est un incendie.

—Oui, me répondit-il, c'est un incendie dévastateur qui réduit en cendres un temple et un couvent magnifiques.

—Comment se fait-il donc, dis-je, que l'on n'entende pas une seule cloche sonner le tocsin?

—Tu entendas le glas des morts, mais non pas le tocsin. C'est là un bûcher funéraire qui s'élève sur les ruines de la maison de Dieu, et sur lequel on entasse les cadavres de ceux qui ont cru y trouver un refuge.

—Voyez là-bas cette autre colonne de fumée, dis-je en regardant à l'ouest de la ville.

—Oui, me dit le père Joseph, et elle se change, comme la première, en une colonne de feu. C'est un second incendie. Celui-ci est à gauche de Notre-Dame de Bethléem. Sans doute les flammes dévorent l'église et le couvent du Carmel. Les voilà qui montent jusqu'aux nuages. Vois comme ces feux répandent sur la ville une rougeur qui semblent l'inonder de sang. Les incendiaires!

—Croyez-vous donc, demandai-je avec horreur, que ces flammes aient été allumées par la main des hommes?

—Dans ton enfance, me répondit le père Joseph, peut-être le fracas du tonnerre t'a-t-il fait trembler: peut-être as-tu regardé avec épouvante les torrents impétueux ou la mer irritée. Tu apprendras aujourd'hui que l'homme est plus redoutable dans ses fureurs que tout ce qui a pu t'inspirer de l'effroi. Prions Dieu, Manuel, d'avoir pitié des infortunés que la colère transporte à ce point.

En disant ces mots il se jeta à genoux, et je l'imitai. Il éleva les bras, et fixant vers le ciel des yeux pleins de

larmes, ayant pour temple la voûte étoilée du firmament, et pour flambeaux ces deux effroyables bûchers, il se mit à prier comme s'il eût été devant le maître-autel de notre église.

—Mon Dieu, disait-il, ne permettez pas que ces flammes qu'ils ont allumées se retournent contre leurs têtes. Laissez-leur le temps de se repentir. Un jour, ils iront eux-mêmes recueillir comme de précieux restes les cendres qu'ils amoncellent aujourd'hui dans le transport de leur colère.

Il s'interrompit à ces mots et se releva avec effroi, en disant:

—Où sommes-nous? La ville se change en un océan de flammes. Un nouvel incendie du côté du midi! Celui-ci est beaucoup plus proche? C'est le couvent des Trinitaires déchaussés. Autre incendie vers le couvent de Saint Joseph. O fureurs et abominations des hommes.

Ces paroles me tirèrent des tristes réflexions dans lesquelles j'étais plongé, et quand je me levai, il me parut en effet que toute la ville n'était plus qu'un volcan inextinguible. Quatre colonnes de fumée s'élevaient de son sein, et formaient, en se rejoignant dans les nues, une voûte obscure, au-dessous de laquelle tout semblait enveloppé dans les flammes. Le troisième incendie, qui était le plus rapproché, projetait sur nous des reflets si vifs, qu'ayant regardé le père Joseph, son pâle visage me sembla rouge et enflammé. Quant à lui il ne jeta pas les yeux sur moi. Jamais je n'ai vu de figure plus sublime et plus inspirée que la sienne à ce terrible moment.

—Le dernier jour ne doit pas être éloigné, s'écria-t-il en contemplant cet épouvantable spectacle. L'homme s'étudie à tourmenter son semblable. Ceux qui doivent être un jour détruits invoquent la destruction, pour qu'elle les anéantisse eux-mêmes plus promptement. La colère règne dans tous les cœurs, et la soif de vengeance étincelle dans tous les regards.

(A continuer)

FAITS DIVERS

Le *Sarmatian* est arrivé mardi le 28 à l'anse aux Indiens, au-dessous de Québec.

C'est le premier vaisseau d'outre-mer qui ait remonté le fleuve ce printemps. Il est arrivé à Québec à peu près à la même époque que le *Peruvian* qui entra dans le port le 27 avril l'an dernier.

ACCIDENT DE CHASSE.—Deux jeunes gens de cette place, Irving et Morris, âgés respectivement de 15 et de 13 ans, se rendirent à St. Lambert, qui se trouve près du quai du Champlain. Irving monta sur les glaçons pour tirer sur deux canards qui étaient de l'autre côté du quai.

Il demanda à Morris de lui passer son fusil et comme ce dernier le lui tendait, le coup partit accidentellement et toute la charge lui traversa le haut du bras. Morris ramena son malheureux compagnon, à force de rames, chez son père; il expira peu de minutes après son arrivée.

Nous renonçons à peindre le désespoir de M. Irving et de sa famille, à cet affreux spectacle.

NOYÉ.—Un pénible accident est arrivé dimanche, le 3, dans notre port.

Trois jeunes gens, André Bélanger, Joseph Bureau et William Beath s'aventurèrent sur le fleuve dans un esquif peu sûr, et vers dix heures l'embarcation chavira vis-à-vis l'île des Sœurs.

La chaloupe s'emplit immédiatement et les trois infortunés se seraient infailliblement noyés sans l'intervention de M. Thomas Pariseau qui vint en chaloupe à la rescousse. Bureau et Beath furent sauvés. Quant à Bélanger il fut entraîné par le courant et lorsque M. Pariseau revint lui porter secours, il s'était noyé.

Le sauveteur ne ramena qu'un cadavre.

L'enquête a été tenue hier à cinq heures à la résidence du défunt, sur la rue St. Joseph et le verdict de "mort accidentelle" rendu.

La victime de l'accident n'était âgé que de 22 ans et laisse une jeune femme pour déplorer sa fin prématurée.

COUP DE FEU.—Mercredi de la semaine dernière, à trois heures de l'après-midi, un jeune homme nommé Christian Hurring, jouait avec un pistolet chargé dans la chambre qu'il occupe dans une pension, au coin des rues Craig et St. Antoine, lorsque soudain le coup partit et la balle brisant une vitre traversa la rue et entra dans l'épicerie de M. Lefavre, qui se trouve vis-à-vis. M. Narcisse Valois, beau-père de M. Lefavre, qui causait en ce moment avec le juge Coursol, fut atteint au côté droit par le projectile, mais sa blessure ne présente aucune gravité.

Le jeune Herring a été mis en état d'arrestation.

L'HÔTEL DE FRANCE.—L'Hôtel de France a été inauguré jeudi, par un de ces repas qui font époque et qui suffisent pour immortaliser un chef. Rien n'y manquait; chair fine et vins de bons crus.

Le dîner d'hier avait réuni une société choisie et la presse au grand complet. Le menu est un chef-d'œuvre d'art culinaire.

MENU.

Huitres fraîches.—Potage:—Consommé à la Sévigné—Purée Crecy.

Hors-d'œuvres:—Cromesquis de Homard.

Poisson:—Saumon frais à la Romaine.

Relié:—Filet de Bœuf à la Godard.

Entrées:—Ris de veau piqués à la Périgieuse. Côtelettes d'agneaux à la Maintenon. Mayonnaise de Volaille. Pâté de Filets de Perdreaux truffés.

Punch à la Romaine.—Rôtis.—Galantine de Chapon aux pistaches.—Canards sauvages.

Légumes:—Fonds d'Artichauts frits. Asperges au beurre. Petits Pois à l'Anglaise. Cardons au Gratin.

Entremets:—Tartes aux fraises. Crème renversée au Café. Gelée d'Oranges. Meringue Italienne.

Dessert:—Fromage, Café, Fruits.

Vins:—1er Service:—Madère Vouvray (1865). Chamber-

tin.

2me Service:—Château-Lafitte. Most & Chandon. Muscat de Frontignan. Vin de Chypre. Liqueurs françaises.